



Dumitru Tsepeneag

La Belle Roumaine

roman traduit du roumain

par Alain Paruît



P.O.L

Extrait de la publication

La Belle Roumaine

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

LE MOT SABLIER, *traduction partielle par Alain Paruit*, 1984

ROMAN DE GARE, 1985

PIGEON VOLE, *publié sous le pseudonyme Ed Pastenague*,
1989

HÔTEL EUROPA, *traduction par Alain Paruit*, 1996

PONT DES ARTS, *traduction par Alain Paruit*, 1998

AU PAYS DU MARAMUREȘ, *traduction par Alain Paruit*, 2001

ATTENTE, *traduction par Alain Paruit*, 2003

Aux éditions Flammarion

Traductions par Alain Paruit

EXERCICES D'ATTENTE, 1972

ARPIÈGES, 1973

LES NOCES NÉCESSAIRES, 1977

Aux éditions Belin

QUINZE POÈTES ROUMAINS, 1990

Aux éditions Garnier

LA DÉFENSE ALEKHINE, 1983

Dumitru Tsepeneag

La Belle Roumaine

Roman

Traduit du roumain par Alain Paruit

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

*Ouvrage traduit avec le concours
du Centre national du Livre*

© P.O.L éditeur, 2006
ISBN : 2-84682-136-4

www.pol-editeur.fr

*La vie ne doit pas être un roman
qui nous a été donné, mais un roman
que nous avons fait nous-mêmes.*

Novalis, *Fragments II*

I

Elle s'installait toujours à la même table. Pourquoi la trouvait-elle libre à chaque fois ? Difficile d'expliquer, en tout cas au début ou, plus exactement, les trois premiers jours, pourquoi personne ne l'occupait avant son arrivée. Disons que c'était un hasard. Mais ensuite, ce fut Jean-Jacques, le patron, qui y veilla, certain que la belle blonde continuerait à venir. Certitude ou plutôt désir, les deux se conjuguèrent dans son esprit et le déterminèrent à adopter une conduite qui risquait de paraître bizarre aux yeux des habitués. Debout derrière le comptoir, il ne pouvait pas ne pas être tenté de surveiller les mouvements de ses clients, le plus souvent aléatoires, et parfois même d'intervenir :

– Ne vous asseyez pas à cette table. Elle est réservée.

L'homme interpellé semblait déconcerté. Il serrait dans son poing un journal enroulé. Non, pas *Le Monde*. *Paris Turf*, où l'on apercevait seulement la tête d'un che-

val à œillères, un de ces chevaux peureux mal adaptés à la course en peloton et qui, de la sorte, ne voient que devant eux, pas sur les côtés. Jean-Jacques indiquait, d'un hochement de tête, que l'astuce ne lui échappait pas. Ainsi, le cheval se croit tout seul sur l'herbe grasse du champ de courses, fringant et débridé, il n'est pas stressé par l'idée de compétition. Les explications du client étaient plutôt convaincantes. Quoique, pensa par la suite Jean-Jacques, le cheval à l'hippodrome ne puisse pas ne pas sentir pendant la course l'humain qui s'agite comme un beau diable sur son dos et n'hésite pas à le cravacher avec son stick gainé de cuir. Il ne peut pas ne pas sentir cette volonté étrangère qui se manifeste par des coups plus douloureux les uns que les autres...

Jean-Jacques était un homme massif qui faisait plus que son âge. Autrement dit, il en imposait. Aussi le client au *Paris Turf* le dévisagea-t-il, pour s'assurer qu'il ne le mettait pas en boîte. Non : Jean-Jacques arborait une figure empreinte de gravité, nullement portée sur la plaisanterie.

– Réservée ?

– Oui, oui, réservée. N'insistez pas.

– Alors mettez-y un carton, un écriteau, mettez quelque chose pour prévenir, bougonna le turfiste, qui aurait bien aimé s'asseoir de temps en temps à cette table-là pour éplucher son journal.

C'était incontestablement une table très bien placée : pas trop près de la vitrine du petit bistrot que Jean-

Jacques appelait pompeusement « brasserie », mais pas trop loin non plus : au second plan, à l'ombre du portemanteau auquel la belle étrangère accrochait son manteau de fourrure, toujours nécessaire en ces froides journées de février. Il paraît que les femmes raffolent du vison, mais certaines jugent le renard argenté encore plus chic. Le manteau, confectionné justement avec des dépouilles de ce précieux animal, contribuait sans doute dans une certaine mesure à l'admiration vouée par Jean-Jacques à cette inconnue qui, pour lui, évoquait les actrices des films d'avant-guerre. Quelles femmes, bon Dieu ! Des vraies de vrai : belles, élégantes, ayant tout pour plaire...

Oh oui, elle était belle ! Les traits de son visage, d'une parfaite régularité, composaient une physionomie sympathique et intelligente, à peine altérée quelquefois par le regard de ses yeux turquoise qui se perdait dans le vide ou par une légère crispation qui pinçait ses lèvres. Alors elle semblait souffrir ou ruminer des pensées pas précisément roses. Qui sait quels souvenirs trop lourds elle traînait, qui sait de quel passé elle était la prisonnière... C'est pourquoi elle n'avait pas l'air aussi jeune que belle. Heureusement, pour elle comme pour tous les clients du café, son rictus n'apparaissait qu'assez rarement et disparaissait très vite.

Du comptoir où il officiait, Jean-Jacques la voyait très bien à sa table, pourtant il n'osait pas la regarder ouvertement plus de deux ou trois secondes, comme il

aurait aisément pu le faire depuis son emplacement stratégique. Il se contentait de rapides coups d'œil en biais, ce qui permet de dire qu'au lieu de la dévorer des yeux, il la picorait...

Elle ne restait jamais plus d'une demi-heure. En général, elle commandait un petit café avec un nuage de lait, rarement accompagné d'un croissant. Sa voix grave avait un accent que Jean-Jacques eut beaucoup de mal à identifier.

Non, ce n'était pas l'accent italien, familier à son oreille. Jeune homme, il était allé assez souvent en Italie, puis il eut une liaison avec une Florentine, qui disparut un beau jour sans laisser de traces. Ils s'étaient rencontrés à Paris et, malgré peu de semaines de vie commune, ils décidèrent de se marier. Alors Silvia repartit à Florence, où il devait la rejoindre pour qu'elle le présente à ses parents. Mais, à la gare, elle ne l'attendait pas sur le quai comme convenu. Et il ne connaissait pas son adresse ! Il savait seulement qu'elle s'appelait Silvia Burlesconi. Il chercha dans un annuaire : pas un Burlesconi. Un nom rare, lui avait-elle expliqué. Ils sont rares et en plus ils n'ont pas le téléphone ! pestait Jean-Jacques. Il sortit de la gare et alla se balader dans les rues avoisinantes. Il mangea une pizza. Excellente ! Il but ensuite un expresso. Il ne voulait pas jouer au touriste. Une Japonaise lui faisait les yeux doux. Elle s'approcha de lui d'un pas nonchalant, en balançant son appareil photo. Elle le prenait peut-être pour un autochtone auquel elle voulait demander un

renseignement... Il pivota sur ses talons, retourna à la gare et demanda l'heure du prochain train pour Paris.

Où il rentra le lendemain, la queue entre les jambes. Une semaine durant, il ne mit pas le nez dehors. En ce temps-là, sa mère vivait encore. C'était d'ailleurs elle qui tenait le bistrot. Et elle était au désespoir de voir son Jean-Jacques immobile, toute la journée les yeux au plafond. Pour attendre quoi? Silvia ne donna plus jamais signe de vie. Évanouie. Que lui était-il arrivé, quel malheur? Peut-être un accident de la route, où le conducteur de sa voiture avait percuté un camion-citerne : un de ses anciens amants, crevant de jalousie parce qu'elle venait de lui annoncer son mariage avec Jean-Jacques.

Ou bien, enlevée par la mafia et expédiée en Afrique, elle crevait à petit feu dans un bordel maghrébin... Ou encore elle avait été assassinée. Par son propre père, fanatique militant d'extrême droite, qui ne supportait pas qu'elle veuille épouser un communiste français. Allez savoir... Jean-Jacques brodait des intrigues romanesques des plus saugrenues. Activité qui l'épuisait et, en outre, l'empêcha pendant longtemps de lire un seul roman. Mais ces débauches d'imagination eurent aussi un effet bénéfique. Silvia perdit petit à petit toute consistance réelle dans son esprit livré au doute et exténué par tant d'exercices narratifs, il ne subsista d'elle qu'une ombre sans contour, une tache grise dans l'obscurité et, en fin de compte, rien du tout... En vérité, elle n'a peut-être jamais existé, se disait-il la nuit, seul dans son lit humide et froid...

En tout cas, la belle inconnue n'avait pas l'accent italien, si caractéristique, comme il fut tenté de le croire au début. Il n'y avait d'ailleurs rien d'italien dans son aspect. Plutôt quelque chose de slave. Pas seulement parce qu'elle était une blonde aux yeux bleus. Les Allemandes aussi sont blondes, elles aussi ont les yeux bleus. Ou les Suédoises, les Danoises, les Nordiques en général. Sans oublier les Anglaises. Et puis, ses cheveux dorés pouvaient fort bien être teints, ou du moins oxygénés. Il ne s'agissait donc pas simplement de ses cheveux et de ses yeux, mais aussi d'autre chose, difficile à expliquer...

Jean-Jacques employait un extra. Ed, un blondinet plutôt grassouillet, dans les dix-neuf, vingt ans, peut-être un peu plus, qui venait pour le coup de feu, surtout à midi. Le reste de la journée, le patron se débrouillait tout seul, il faisait le comptoir et la salle. Il n'y avait pas beaucoup de tables, une dizaine. Il lui arrivait pourtant d'être débordé. Alors il trottait de-ci de-là en grommelant des reproches à l'adresse d'Ed. Que celui-ci fût en retard ou non, c'est sur lui que Jean-Jacques se défoulait s'il se sentait dépassé, agacé surtout de ne pas avoir le temps de tailler une bavette avec les habitués. De ce point de vue, ceux qui s'installaient au comptoir étaient privilégiés. Ainsi Iegor, qui ne se mettait presque jamais à une table. Accoudé au zinc, il n'avait pas un regard pour les autres. Ils ne l'intéressaient sans doute pas. D'ailleurs, pourquoi l'auraient-ils intéressé? Il se contentait de parler de tout et de n'importe

quoi avec Jean-Jacques qui, cependant, devait ouvrir l'œil, et le bon, guetter les regards, les gestes des clients, prompts à s'impatienter s'ils croient qu'on les oublie. Il bavardait donc avec Iegor, mais sans cesser de surveiller la salle et la porte. Attention distributive, coup d'œil acéré, sens du rythme : un véritable chef d'orchestre !

– C'est pas trop tôt ! s'écriait-il lorsqu'il voyait entrer Ed. Depuis le temps que je t'attends...

– Sa voix me rappelle celle d'Elvire Popesco, dit-il en lavant inutilement un verre pour la deuxième fois.

– De qui ?

– D'Elvire Popesco. L'actrice.

– Elle est peut-être russe...

Et Iegor sourit dans sa barbe. Façon de parler, car il ne portait ni barbe ni moustache, ce qui aurait pourtant compensé un début de calvitie en progression vertigineuse. Son oreiller était parsemé de cheveux tous les matins.

– Russe ? Elle n'est pas roumaine, Elvire Popesco ?

– Je plaisantais... J'ai entendu dire qu'elle se donnait du mal pour prendre l'accent russe. À la scène...

– C'est vrai.

– Pourquoi ?

– Je n'en sais rien.

– Je vais te le dire, moi : parce qu'elle jouait des rôles de femme venue de l'Est, du froid, donc de Russie...

– En Roumanie aussi, il doit faire froid l’hiver...

– Tu ne vas tout de même pas comparer le froid roumain et le froid russe! En plus, la Roumanie, comment dire, c’est du pas grand-chose. Un pays qui s’est fait connaître juste grâce à son dictateur, le fameux Ceaușescu. Sa femme, Elena, était plus célèbre que la comédienne...

– Peut-être... Mais dans le temps? À l’époque d’Elvire Popesco? Je veux dire quand elle était en pleine gloire... Avant la guerre et pendant, ou juste après... Quand il n’était personne, ce Ceaușescu...

– Je n’en sais rien. Moi, Elvire Popesco, je ne l’ai pas connue.

– Tu ne l’as pas connue?

– Non, je ne l’ai jamais vue en scène.

– Elle ne joue plus, en effet. Pourtant, si tu tiens à la voir, débrouille-toi pour te faire inviter dans son salon, avenue Foch... Bien qu’elle soit très vieille, elle ne laisse pas tomber, elle reçoit tous les jeudis.

– Tu y es allé?

– Non, c’est un journaliste qui m’en a parlé. Mais toi, vu que tu appartiens à un peuple tellement important...

– Tu peux me charrier, tu dois avouer que par rapport à la Russie, la Roumanie existe à peine. Sans dire que c’est un pays de tziganes et d’escrocs.

– De tziganes, d’accord! Mais d’escrocs... Tu penses à qui?

– Eh bien, par exemple, au fameux Manolescu imaginé par Thomas Mann.

Moins instruit que son client-copain, Jean-Jacques ne savait pas bien qui était Thomas Mann, ce qui ne l’empêcha pas de donner une réponse de bon sens :

– Tu déconnes, il n’existe pas, ton Manolescu...

– Tu crois ça ?

– Si j’ai bien compris, c’est un personnage de roman...

– Qu’est-ce que ça peut faire ? Derrière, derrière un roman, on trouve toujours la réalité. Il n’est pas tombé du ciel, le personnage, il ne sort pas d’un songe du romancier... Il a dû le dénicher dans un fait divers, ou bien quelqu’un lui en a parlé. Il avait besoin d’un escroc et il l’a baptisé Manolescu. Est-ce lui qui lui a donné ce nom-là ou bien était-ce celui de l’escroc réel ? Je ne sais pas. Dostoïevski procédait de la même façon. Tu saisis ? Il prenait ses personnages dans les faits divers...

– Il ne changeait pas leur nom ?

– Si. Ou bien..., ou bien non... D’ailleurs, qu’est-ce que ça peut faire ? L’escroc du fait divers ne s’appelait pas forcément Manolescu. Il pouvait s’appeler autrement, par exemple, tiens... Ionesco ou Popesco¹ ...

1. Les deux noms roumains les plus répandus. Les Roumains dont le patronyme se termine en *escu* (très nombreux) l’orthographiaient *esco* lorsqu’ils venaient en France, pour éviter la sonorité française de la finale *cu*. (*Les notes sont du traducteur.*)

Jean-Jacques finissait par céder. Du moins en apparence. En vérité, pour échapper au mépris contagieux affiché par son client russe envers le pays d'origine d'Elvire Popesco. Par elle aussi, allez savoir ! Autrement, pourquoi aurait-elle pris cet accent russe ? Assez caricatural, en plus. Cependant, réflexion faite, les affirmations de Iegor ne tenaient pas la route car, paraît-il, Elvire Popesco avait le même accent à la ville. Dans la rue, dans le beau monde. Au salon. Au lit ? Ha ! ha ! Lorsqu'elle faisait l'amour, elle le faisait avec l'accent russe ! Que se passait-il dans sa petite tête ? Elle était sans doute humiliée de constater que son pays ne signifiait pas grand-chose pour les Français qui, en revanche, du moins depuis la Berezina, craignent l'immense Russie jusqu'à la vénérer. Vous préférez l'accent russe ? Grand bien vous fasse ! Je vais vous en gaver... D'aucuns pourraient affirmer qu'elle n'avait pas l'accent russe authentique. Et après ! Qui peut en juger ? Les Russes, n'est-ce pas, et eux seuls. Or ils étaient ravis, notamment les émigrés, d'entendre une comédienne aussi célèbre parler le français en le prononçant prétendument à la russe. Alors ils se taisaient, ne critiquaient pas son accent, ne la démasquaient pas, bien au contraire, ils répandaient une rumeur selon laquelle elle était moldave et recevait, de ses parents restés loin, là-bas, des lettres écrites en caractères cyrilliques. Autrement dit, elle appartenait à la vaste famille des peuples vivant sous l'égide de la Russie... D'accord, ce n'était pas exprimé exactement en ces

termes, on sait que les gens parlent à tort et à travers. Mais leur verbiage arrivait-il aux oreilles de l'actrice? Sans doute. Et alors! Il est de toute façon difficile de connaître les réactions et les motivations des gens, fût-ce des personnages publics. Il est fort probable qu'elle ait souhaité se débarrasser de son accent roumain et que, ne pouvant pas acquérir, sur un coup de baguette magique, le véritable accent français, elle ait préféré celui des locuteurs d'une langue plus connue que la sienne, d'une langue parlée par un peuple plus nombreux et qui impose le respect, pour ne pas dire la peur – au fond, c'est du pareil au même! –, un peuple qui a tenté de bâtir une société plus juste, où tous les hommes auraient été égaux. Il est vrai qu'il n'a guère réussi, mais comment réussir seul contre tous? D'abord les Allemands, puis les Américains : tout le monde lui a mis des bâtons dans les roues! Les Allemands l'ont agressé et les Américains, après l'avoir aidé, l'ont accablé de menaces. Et les accusations qui pleuvaient de toutes parts, à propos de Staline, du goulag, de n'importe quoi! Fondées, pour certaines. Et après! Pouvait-on faire autrement? Qu'ils essayent donc, les accusateurs, de bâtir une société nouvelle avec des hommes anciens. Où trouver des hommes nouveaux? Les enfants, qu'on le veuille ou non, étaient à leur tour élevés par d'anciennes gens. Et enfin les leaders eux-mêmes, ceux que le conformisme hissait à la direction du parti et du gouvernement, n'étaient-ils pas également des hommes anciens? Voilà la vérité! Des hommes anciens

qui ne croyaient pas à ce qu'ils faisaient. Ils le faisaient par intérêt personnel, par appétit du pouvoir.

Jean-Jacques ne confiait pas ces pensées à Iegor, dont les opinions politiques étaient très différentes et qui devenait virulent lorsqu'il les exprimait, surtout s'il mettait la Chine sur le tapis. La Chine, et les États-Unis avec Reagan, qui avait pas mal enfoncé les Soviétiques. Et maintenant leur nouveau président... Mais le boulot était déjà fait, Bush en recueillait les fruits. Et Iegor pérorait, pérorait... Ce qui ne l'empêchait pas, à la fin, de jouer le bonhomme dégoûté de la politique.

– Pour toi, tout est politique ! protestait-il en vidant d'un trait son petit – son trop petit – verre de vodka.

– Eh quoi, ce n'est pas vrai ?

– Moi, la politique, j'en ai ras la chapka ! Après tout ce que j'ai vécu en Russie...

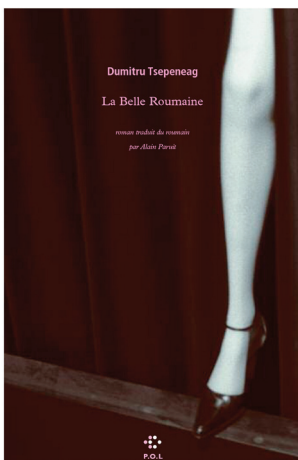
– Parce que vous aviez une vie politique, là-bas ? Tu veux rire !

Plutôt contradictoire, notre Jean-Jacques ! Mais, pour lui non plus, ce n'était pas facile. Car trop de bouleversements se produisaient depuis quelques années dans le monde ; il avait le plus grand mal à les placer dans un ordre logique, ou tout au moins acceptable pour ses idées, pour ses convictions, peut-être affectées également par une certaine mutation.

À la vérité, il y avait quelques autres sujets que Jean-Jacques évitait d'aborder et dont il refusait même

Achévé d'imprimer en mars 2006
dans les ateliers de Normandie Roto Impression s.a.s.
à Lonrai (Orne)
N° d'éditeur : 1944 – N° d'imprimeur : 06XXXX
Dépôt légal : avril 2006

Imprimé en France



Dumitru Tsepeneag
La Belle Roumaine

Cette édition électronique du livre
La Belle Roumaine de Dumitru Tsepeneag
a été réalisée le 12 mai 2010 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, achevé d'imprimer
en mars 2006 (ISBN : 9782846821360)
Code Sodis : N44365 - ISBN : 9782818004241